

Le « travail social » au quotidien : un art de l'ordinaire ?¹

Mettre *travail social* entre guillemets indique la volonté de lier dans la réflexion non seulement les pratiques professionnelles de Travail social - celles des professionnels et celles des personnes auxquelles ils ont affaire – car elles aussi sont au travail ! -, mais encore, les pratiques de socialité ordinaire qui sont aussi du *travail social*. Car, pour l'être humain - à prendre comme *être parlant* ainsi que le propose Lacan -, faire social, faire société, faire de la socialité, ça le travaille et c'est du travail ! Ça ne va pas de soi, ça ne coule pas de source ; il ne lui suffit pas d'être spontané, de compter sur ses acquis ! Bien souvent, nous le savons bien, c'est un sacré boulot ! Raison de plus pour ne pas chercher à produire une de ces représentations de surplomb supposées rendre compte de sa vérité objective, mais au contraire à l'objectiver dans sa réalité ordinaire en s'intéressant au quotidien. À l'objectiver ainsi en tant qu'œuvres singulières, dignes d'être singulièrement réfléchies ; d'en faire l'objet de temps spécifiques de réflexion qui, en suspendant les nécessités de l'action, permettent de réfléchir à ce que l'on a fait et à ce qu'on a vécu : ses agissements, ses ressentis, et ses pensées. Un temps pour comprendre² ce qui s'est passé, ce qui a été en jeu, ce à quoi les uns et les autres se sont trouvés confrontés et comment ils s'en sont débrouillés.

C'est ce que l'on peut réaliser lors des séances d'*analyse de la pratique* ; terme que je préfère à celui de supervision de la pratique, car ce terme d'analyse insiste sur une compréhension de l'intérieur même de cette pratique. Au double sens d'avoir l'intérieur de la pratique comme objet d'étude, et d'opérer cette analyse du lieu de cette intériorité, intériorité objective et subjective, pour permettre à chaque participant de la cultiver. Car c'est à cultiver cette intériorité qu'un praticien devient *femme ou homme d'expérience* et acquiert cette fameuse *habileté* qui la ou le caractérise, une habileté qui ne va pas sans une *capacité décidée* à soutenir les épreuves de la pratique, à consentir à en être éprouvé.

Parler d'art de l'ordinaire s'oppose donc aux injonctions actuelles de faire des pratiques l'application servile d'une seule et stricte technicité ; ce qui s'avère dans les faits particulièrement désastreux. Non qu'il s'agisse de refuser les techniques, mais plutôt de savoir s'en servir à bon escient et de les choisir. Car, contrairement à ceux qui prétendent qu'une technique est neutre idéologiquement, toute technique contient une conception de son objet, et quand il s'agit de techniques appliquées à l'humain, une conception de l'humain. Il convient donc de savoir les choisir pour les mettre au service d'une rencontre qui vise des effets heureux, des effets qui peuvent être qualifiés tels par ceux qui se sont rencontrés. Et l'on constate qu'une telle rencontre a pu inclure une vraie trouvaille, et parfois juste un petit quelque chose qui a agrémenté l'ordinaire, qui l'a rendu agréable. Le modèle serait l'artisanat d'art, celui qu'on trouve dans les sociétés dites premières ou encore de nos jours cet artisanat d'art qui vise les objets ordinaires, mais plus encore, le souci et le soin d'un coutumier agréable, cet art de vivre en agrémentant l'ordinaire. En effet, il convient de remettre au premier plan la question des conditions de vie ordinaire des personnes accueillies au titre du Travail social, et par là des conditions de travail ordinaire des praticiens : ce qu'ils vivent au jour le jour.

¹ Ce texte est une recomposition a posteriori de ce que j'ai souhaité transmettre d'un travail d'élaboration toujours en cours.

² Ce *temps pour comprendre* se réfère au trois temps logiques proposé par Jacques Lacan : *l'instant du regard, le temps pour comprendre, le moment de conclure*. Cf. LACAN Jacques, *Écrits*, Seuil, 1966, p. 204

L'idéologie techniciste : une ignorance convenue

Bien sûr, ces injonctions technicistes sont justifiées par de bonnes intentions, mais il est remarquable que l'énoncé de ces intentions implique la disqualification des pratiques existantes, comme si tout ce qui se fait jusque là était condamnable parce que maltraitant, soit par violence, soit par inefficacité. Par exemple, le terme d'*empowerment* très à la mode aujourd'hui, et traduit en *pouvoir d'agir de la personne*, serait le nec plus ultra de la modernité, comme si la question de ce pouvoir n'avait jamais été au cœur des pratiques ! Or, c'était précisément la question centrale de la *Psychothérapie institutionnelle* et de la *Pédagogie institutionnelle* - et elles ne datent pas d'hier ! -, mais aussi celles de bon nombre de praticiens dès l'origine des œuvres caritatives confessionnelles ou laïques.

Nous savons par expérience et par étude que cette technicité trouve sa vraie raison dans la réduction des financements affectés au Travail social - « faire des économies » est devenu le mot d'ordre -, et en corollaire, dans l'idée, utopique, que la technique peut être beaucoup plus opératoire que l'art de la rencontre pour régler les questions sociales. Ceci advient dans un contexte de mutation de la question politique : ce n'est plus la question du gouvernement démocratique d'un Peuple par ses élus, mais celle de la gouvernance de populations par des experts³. La maîtrise du Monde, des choses et des gens, est le fantasme mégalomane d'une Technocratie qui prétend allier (au sens d'alliage) dans ses dispositifs un Savoir scientifique qui serait indubitable et un Pouvoir politique indiscutable - un tel savoir et un tel pouvoir sont dogmatiques, mais ni scientifique, ni politique au sens du politique en Démocratie. Nous avons donc bien affaire à la domination extensive, sur tout le champ des pratiques, et intensive, au cœur de chacune des pratiques, d'une Bureaucratie dogmatique⁴. Domination qui tente de mettre en pratiques le vieux rêve rationaliste d'une société d'humains gouvernée mathématiquement selon des lois qui seraient naturelles et non plus politiques, la Nature étant écrite mathématiquement, donc sans le recours aux hommes. D'où l'insistance de nombre de dirigeants pour affirmer que leurs décisions ne relèvent pas de leur libre arbitre mais s'imposent à eux : « Il n'y a pas d'autre voie, pas d'autre solution » disent-ils. Les *lois du Marché* seraient les lois de notre nouvelle Nature, et la *Concurrence libre et non faussée* s'imposerait logiquement en Directive corollaire pour déterminer le mode de socialité adapté, et celui-ci serait « naturellement » celui de la *compétition* pour toujours plus de performance productive, quantitativement et qualitativement. « Nécessité naturelle » qui impose logiquement une évaluation permanente et continue de la productivité de chaque « unité de production » : de chaque individu et de chaque ensemble d'individus.

Il est désormais démontré que les lois supposées naturelles du Marché sont celles, bien politiques, des propriétaires des capitaux financiers, qui ne connaissent qu'une loi, celle de l'accroissement de leur capital donc des profits financiers. Or, ce qui caractérise le capital financier, c'est qu'il peut se reproduire lui-même grâce à la spéculation boursière, et qu'il se trouve ainsi relativement indépendant des autres formes de capital : immobilier, foncier, industriel, agricole, culturel, etc., formes qui en sont au contraire totalement dépendantes. La financiarisation généralisée des activités humaines a établi une dépendance généralisée des humains envers le capital financier, donc envers ses propriétaires et ceux qui ont le pouvoir délégué de le manier et de le distribuer, comme les élus politiques et les cadres supérieurs des administrations publiques qui décident des flux

³ Parmi de nombreux ouvrages : DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *La nouvelle raison du Monde. Essai sur la société néolibérale*. La Découverte, Paris, 2009.

SUPIOT Alain, *La gouvernance par les nombres, Cours au Collège de France (2012-2014)*. Fayard 2015

⁴ Parmi ses nombreux ouvrages : LEGENDRE Pierre, *Jouir du pouvoir. Traité de bureaucratie patriote*. Minuit, 1976 ; et *Dominium Mundi. L'Empire du Management*. Mille et une nuits. Fayard, 2007

financiers publics. Propriétaires, élus, administrateurs exercent alors ce pouvoir de vie ou de mort dont Michel Foucault a donné la formule : « *le pouvoir de faire vivre ou de rejeter dans la mort.*⁵ » La méthode de financement par projet est exemplaire pour cela. Et l'on sait aujourd'hui qu'à l'instar d'une entreprise un établissement ou un service peut disparaître ou être « confié » à une autre association ou une autre administration. Ce n'est plus la forme Institution qui est la forme générique des formations sociales, mais la forme Entreprise, et ceci jusqu'à l'individu dont l'essence sociale n'est plus déterminée par l'écheveau de liens sociaux lié à sa naissance, mais par son activité économique, activité économique qui n'est plus définie par un métier qui assurait un statut dont il convenait de ne pas démeriter, mais par le « pseudo-statut » d'auto-entrepreneur, « pseudo » tant il est marqué de précarité, tout entier qu'il est déterminé par sa capacité à se vendre sur un marché du travail dont les exigences ne cessent de varier. L'*adaptation* et l'*adaptabilité* sont devenues des qualités en-soi. Il s'est donc imposé comme devant aller de soi qu'il ne faut faire en rien obstacle à l'Ordre des choses. S'opposer serait faire preuve de résistance au changement, donc se montrer passéiste, accroché à des privilèges indus, ne pas consentir à se vouloir résolument moderne... donc erroné, et coupable.

On comprend alors pourquoi les chantres de la modernisation technobureaucratique du Travail social soient intéressés à ne rien connaître de la réalité des pratiques et des problèmes rencontrés par les praticiens. C'est une des raisons majeures de l'échec réitéré des mesures imposées - ce que démontre leur obsolescence rapide : à peine une mesure est-elle mise en chantier qu'une autre lui succède ! - au point qu'il est justifié de penser que leur réussite n'est pas l'objectif réel, mais que ce qui est visé est la disqualification des personnes concernées que les procédures d'évaluation ne cessent de mettre en cause, ce qui inclut les travailleurs sociaux « directs » réduits qu'ils sont au statut d'*agents des dispositifs* et rendus coupables d'inefficacité.

Des pratiques singulières de distinction

Il est vrai qu'il faut du courage pour consentir à savoir, et le premier mérite des pratiques en Travail social (le champ des pratiques professionnalisées) serait donc de nous rappeler cette vérité : faire social, c'est du boulot ! Ce qui peut permettre d'être un peu moins bête ou naïf dans la vie, de se départir de cet idéalisme stupide qui fait des ravages aujourd'hui, idéalisme pourtant sans cesse démenti par l'expérience, et qui consiste à croire que vivre en tant qu'être humain, humainement parlant peut-on dire, pourrait aller sans poser de vrais problèmes, c'est-à-dire des problèmes d'humanité, aux uns et aux autres. Ça pourrait aller en ne posant pas d'autres problèmes que techniques, de ces problèmes dont des programmes, protocoles, procédures, instruments, boîtes à outils, viendraient à bout sans coup férir, à condition de s'en faire agents disciplinés au point d'abdiquer toute réflexion et toute volonté propre. Des problèmes qui auraient donc déjà leur solution, de ces solutions qui s'imposeraient sans qu'il n'y ait lieu de discuter, et bien sûr de réfléchir.

Certes, c'est un mérite qu'on a peine à lui reconnaître. En effet, cette vérité ne se rencontre pas sans pâtir de l'existence dans la rencontre des autres et de soi, souvent très sévèrement, puisque ce qui est spécifique du Travail social, c'est que cette vérité, somme toute banale, que vivre demande

⁵ FOUCAULT Michel, *La volonté de savoir*. Gallimard, 1976, p.181. La formule complète compare la domination politique de l'Ancien Régime à la domination moderne en ces termes : « *Au vieux droit de faire mourir ou de laisser vivre, s'est substitué le pouvoir de faire vivre ou de rejeter dans la mort.* »

d'y mettre du sien, advient en rencontrant *le pire de ce qui ne va pas*, de ce qui ne va pas *subjectivement et socialement*, de ce qui paraît n'avoir pas d'au-delà humainement vivable, et que l'on est souvent conduit à qualifier de *criminel* ou de *démentiel*. Le pire, non seulement chez les autres, mais en soi-même. Ceci ne va pas sans éprouver les sentiments-sensations insupportables d'*horreur*, de *terreur* et de *fureur* et l'affect redouté de l'*angoisse*, ce sentiment diffus d'un danger extrême et strictement indéfinissable. Affect qui saisit au corps et dont le fameux *passage à l'acte* est une tentative de se débarrasser en supprimant la proximité avec quelque chose ou quelqu'un qui en a paru la cause. Faire du passage à l'acte une tentative de traitement de l'angoisse permet de sortir de l'enchaînement violent de la répression-punition qui règne quand il est pris stupidement pour une volonté d'en atteindre à l'intégrité du sacro-saint Cadre, voire de La Loi, donc littéralement comme un attentat ! En lien avec cette angoisse, s'éprouvent aussi les trois *passions de l'âme* selon les termes de Freud : la *haine*, l'*amour* et l'*ignorance*, passions ordinaires, certes, mais qui ne vont pas non plus sans mal.

On comprend alors pourquoi les relations entre travailleurs sociaux sont aussi difficiles, souffrantes, voire douloureuses ! On comprend aussi l'échec des *régulations d'équipe* quand l'intervenant ne prend pas en compte cette dimension passionnelle, dimension du pâtir, et se contente d'en faire un problème de « communication », c'est-à-dire de gestion de flux d'informations, gestion supposée rationnelle parce que techniquement définie. Alors que le problème n'est pas seulement de s'écouter mais de s'entendre, et nous savons qu'il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut entendre, que le problème n'est pas seulement de se regarder mais de se voir, et est aveugle celui qui ne veut rien voir, et qu'il n'est pas seulement de se toucher mais de se ressentir, et que celui qui reste de marbre... Verbes utilisés ici à la forme réfléchie, mais à utiliser de même à la forme active et à la forme passive ; leçon freudienne là encore.

Enfin, cet état passionnel, qui est aussi celui des personnes accueillies, ne se manifeste pas seulement selon la forme exaltée qu'on attribue ordinairement à cet état, mais aussi selon la *forme dépressive* ou *mélancolique* quand la haine se retourne contre soi ou que le soi-même ne paraît même plus digne de faire objet d'attention, s'identifie au déchet. Mais aussi, et encore, dans *le dédain*, *le mépris*, *l'irrespect* et *le cynisme*.

Sur le fond, en effet, structurellement, les humains ont du mal à souffrir d'exister. Lacan a pu dire à la suite de Freud que nul ne saurait guérir de la douleur d'être qui tient à l'existence même de vivant⁶, c'est-à-dire de cette douleur à supporter affectivement, émotionnellement, viscéralement la condition humaine, donc, bien entendu, sa propre présence au monde et celle de l'autre. En effet, nous savons combien il nous est souvent difficile de souffrir la présence de l'autre : sa façon d'être et de se manifester, de parler, de se tenir, combien il est difficile de respecter son altérité : qu'il soit autre que ce que nous voudrions, que ce qu'il nous conviendrait qu'il soit, et difficile de prendre soin de lui, de lui offrir l'attention nécessaire. Mais cet autre peut être aussi nous-mêmes lorsque nous avons du mal à nous supporter, à savoir y faire avec ce que nous sommes, si surprenant parfois, et à prendre soin de nous. Or, c'est précisément l'enjeu du vivre au quotidien, du vivre seul ou avec d'autres, que de nouer ces trois dimensions : *souffrir la présence*, *respecter l'altérité* et *prendre soin*. Et ce nouage s'effectue dans une rencontre inscrite d'une façon ou d'une autre dans l'histoire de chacun, c'est pourquoi il est fécond de consentir à se la remémorer par l'effort de narration pour en construire l'intelligence, d'autant plus si elle a été mal vécue, et bien que le récit n'aille pas sans susciter une reviviscence des affects. *Historiographier* l'épreuve des rencontres serait ainsi essentiel pour soutenir l'attention à ce nouage.

⁶ « (...) quelque chose (...) reste à l'intérieur du sujet sous la forme de cette douleur d'être qui paraît à Freud liée à l'existence même de l'être vivant » LACAN Jacques, Séminaire V, Les formations de l'inconscient. Texte établi par Jacques-Alain Miller. Seuil, 1998, p.246

Là encore ce n'est pas sans mal car, comme pour aggraver son cas, le Travail social nous dit cette vérité laborieuse du travail de socialité en nous disant nos quatre vérités : nous sommes de naissance, structurellement et irréductiblement *handicapés, inadaptés, dépendants,...* et *méchants*. Handicapés, parce qu'à la différence des animaux ou des végétaux que des documentaires nous font tant admirer, nous ne disposons pas de ces savoirs innés que nous nommons instincts : le nouvel être vivant que nous reconnaissons humain se présente avec une incapacité notable à se débrouiller seul, à savoir-y-faire seul. Il se trouve alors particulièrement inadapté à son environnement, et de ce fait totalement dépendant des autres, d'autres qui ont peu ou prou appris à s'y prendre et qui savent plus ou moins se débrouiller dans la vie. Quand à être méchant, il le démontre de deux façons : d'une part, par des mouvements agressifs notables : les enfants ne sont pas spontanément tendres, et, d'autre part, par le fait que peu ou prou, lui, ou quelque chose de lui, tombe toujours mal, ce qui est l'étymologie de méchant : *mé-chéant*, participe présent de *mé-choir*, ce que les autres sont tentés d'« interpréter » en lui prêtant des intentions : « Qu'est-ce qu'il m'a encore fait ? Qu'est-ce qu'il me veut ? Il n'en a pas assez de m'embêter ? Je n'en ai pas assez fait pour lui ? etc. » Or, nous savons que s'il y a quelque chose qui anime le petit enfant, ce ne sont pas d'abord des intentions, ça prendra un peu de temps avant qu'elles ne se constituent, et que, même lorsqu'il en sera capable, ça ne voudra pas dire que ce seront ses intentions qui détermineront toujours ses actes. Le sujet humain, qui peut paraître conscient et délibéré, en fait n'est jamais tout à fait maître chez lui : d'un point de vue interne, des forces pulsionnelles ne relèvent pas de son contrôle et paraissent le gouverner, Freud l'a nommé Inconscient, et d'un point de vue externe ce sont des forces sociales qui le gouvernent, forces dont il est bien souvent loin d'avoir connaissance, et s'il l'a, sur lesquelles ils ne peut souvent guère agir.

Quelques vignettes pratiques

Cependant, savoir-y-faire efficacement avec des forces qui dépassent les siennes ne nécessite pas obligatoirement de les maîtriser, une certaine emprise partielle, locale, temporaire, et rusée comme nous l'enseigne si bien l'Odyssée, peut convenir. Ce serait la condition pour faire l'expérience de la diversité des plaisirs, de ces satisfactions dont le sujet peut se satisfaire, donc y mettre un terme avec plaisir, et y prendre assez goût pour les renouveler. C'est ce qui pourrait caractériser un art de l'ordinaire dont quelques vignettes vont en faire preuve.

Un nyctémère singulier

Dans un Foyer pour adultes handicapés mentaux, une veilleuse aborde le problème que lui pose une résidente qui se lève vers 4 heures du matin et voudrait commencer sa journée en déjeunant et en vaquant à quelques occupations solitaires de lecture ou de tricot. Elle essaie vainement de lui faire respecter l'horaire collectif du lever qui marque le début commun de la journée. Certes, parfois la résidente retourne dans sa chambre, mais c'est pour en ressortir peu après. Et la tension est vive, la voix monte, au risque de réveiller les autres. Je m'enquiers simplement de son heure de coucher et nous apprenons qu'elle se couche à 20 heures pour s'endormir aussitôt, si bien qu'à 4 heures elle a 8 heures de sommeil derrière elle. On comprend qu'elle soit alerte ! Il suffira alors de prendre en compte son « nyctémère » singulier, et de lui permettre d'aller sur le groupe en lui recommandant de respecter le sommeil des autres en étant attentive à ne pas faire de bruit. Et ça n'a pas dégénéré comme certains pouvaient le craindre.

Et d'abord, on n'est pas des poules !

Cet adolescent d'un IMPro inquiète depuis plusieurs mois par un délire de type paranoïaque, pas sans connotation sexuelle où la question de « faire l'amour » insiste. Or l'établissement est mixte. Lors de la réunion hebdomadaire que j'anime, il demande à prendre la parole et déploie un discours particulièrement confus à mes oreilles où il est question de poules et de coqs entre autres. Je pense bien sûr à ce qui nous inquiète mais je n'y comprends rien. Je me tourne donc vers l'éducateur et l'éducatrice présents ; eux non plus n'y comprennent rien. Nous nous adressons donc aux autres adolescents qui, eux, sont parfaitement au clair : « Ben oui, c'est un problème de télé ! » Immédiatement nous nous demandons ce qu'ils ont pu regarder, et quand ! et nous demandons des précisions. C'est alors qu'un des leurs nous dit qu'il en va tout simplement du problème posé par le départ de l'éducateur ou de l'éducatrice du soir qui finit son service à 21h30. S'ils ont commencé à regarder la télé, il ou elle doit l'éteindre afin qu'ils aillent se coucher à l'étage du dessus avant son départ. Comme nous avons affirmé que ce qu'ils aborderont dans cette réunion ne sera pas sans conséquence, que ce n'est pas seulement un « groupe de parole », et comme nous ne confondons pas règlement de fonctionnement et Loi symbolique, nous nous engageons à traiter le problème en réunion d'équipe. L'idée viendra de les laisser regarder jusqu'à la fin sans présence d'éducateur, mais la première réaction sera de préjuger le désaccord des veilleuses. Elles seront donc contactées et donneront leur accord, en y mettant la condition bien sûr que les adolescents éteignent la lumière et montent se coucher sans faire de bruit. Elles y ajoutent une restriction de nombre car les adolescents sont une vingtaine : il faudrait que ce ne soit que les grands ! Le problème devient de définir à quel âge on est grand ! Après quelques réflexions, l'âge est fixé et c'est un nombre restreint, une dizaine, qui peut rester. Tout se passera bien. Bénéfice secondaire : quelques adolescents qui ne prêtaient jusque là qu'une attention très distraite à leur anniversaire, pourtant soigneusement fêté, se sont mis à s'y intéresser !

Des pâtes pour se confier

Une éducatrice nous fait part d'une soirée avec une jeune adolescente accueillie dans une Villa avec une dizaine d'autres au titre d'un placement judiciaire. Elle et deux autres du même âge mènent la vie dure aux éducateurs, ils fuguent sans cesse, rentrent quand ils le veulent, cassent beaucoup, y compris les murs, fument et boivent sans se cacher, insultent sans retenue, y compris les voisins, etc. Rien ne paraît pouvoir les arrêter, et les adultes tentent vainement de leur imposer plutôt que de leur faire respecter, y compris en y mettant leur corps, un règlement qu'ils veulent toujours plus strict et sévère. Mais comme ces jeunes pensent qu'ils n'ont rien à perdre... Ce soir là, donc, l'adolescente rentre vers 21h30 et s'adresse à l'éducatrice en disant : « J'ai faim ! ». Bien entendu, le règlement prévoit que rien ne leur sera servi quand ils ne respectent pas l'heure du dîner. Mais l'éducatrice, qui en a assez des bagarres, au lieu du règlement choisit une autre voie : « J'ai écouté mon cœur ! » dira-t-elle, et, adolescence oblige, elle se met à faire des pâtes ! La jeune fille s'assied alors près d'elle, ce qu'elle n'a jamais fait, avec cette remarque : « Tiens ! Tu fais les pâtes comme ma mère ! », l'éducatrice se contente d'un « Ah ? » et s'abstient de tout commentaire. Puis l'adolescente lui parle du mariage prochain de sa sœur et de ses propres rêves. Elle mangera bien puis ira se coucher sans difficulté.

Disons qu'elle aura pu prendre le risque de se confier, donc de faire confiance, un temps, à une femme. Pas grand chose apparemment du point de vue des gens dits normaux, mais acte très important pour une adolescente dont l'expérience de la vie a conforté dans une défiance rageuse envers ceux qui précisément devraient être des gens de confiance mais ne prennent guère soin de le prouver en affirmant sans cesse leur défiance envers les adolescents au travers de règlements qui prévoient les sanctions dont les exclusions, et des contrats qui prévoient eux aussi comment le jeune sera seul mis en cause dans l'échec du placement.

Prendre soin dès le matin...

Là encore, un Foyer pour adolescents. Au nom de l'autonomie, les adolescents doivent se faire eux-mêmes leur petit déjeuner. Deux éducatrices constatent qu'ils mangent en vitesse voire pas du tout, quitte à s'acheter des aliments préparés qui ne leur font pas du bien, ni à leur budget. Elles décident donc de préparer le petit déjeuner, et, entre autres choses, de beurrer les tartines. Bien évidemment, les jeunes vont venir s'installer et prendre un vrai petit déjeuner.

Il faut d'abord l'expérience des bonnes choses, que seul un autre peut offrir puisqu'on ne les connaît pas, pour être intéressé à se les offrir ensuite lorsqu'on se retrouve seul.

...jusqu'au soir

Ici, une autre villa pour adolescents. Le sacro-saint devoir d'autonomie contraint les jeunes à devoir aller dans leur chambre après le goûter pour y faire leurs devoirs, et ne descendre en salle télé qu'une fois ceux-ci achevés. Ce qui oblige l'éducateur ou l'éducatrice à passer dans les chambres sans pouvoir s'attarder et réaliser plutôt un contrôle qu'une aide. Une éducatrice décide de se mettre à faire la cuisine. Il faudra peu de temps pour que des adolescents viennent s'installer sur la table de la cuisine et elle pourra donner des conseils à chacun sans devoir priver les autres de sa présence. Or, on sait que c'est la présence qui compte.

Prends soin de toi !

Dans ce Foyer d'accueil d'urgence, cette adolescente d'à peine 14 ans est arrivée en disant : « Personne m'arrête ! », et elle le prouve ! Chaque soir elle squatte la salle de bains pour se préparer soigneusement... à quitter le Foyer pour rejoindre ses copains dans son quartier. Il est d'ailleurs étonnant que l'on puisse croire qu'un placement judiciaire ait un tel effet sur ces jeunes qu'ils puissent se passer de rencontrer leurs copains qui incarnent toute leur socialité intéressante, ceux auxquels ils ont « accrochés », même si l'on pourrait souhaiter d'autres accroches. Elle part donc résolument, et effectivement, rien ni personne n'a pu la retenir. Nous avons donc travaillé le problème en tentant de nous faire une représentation de ce qu'était son champ de socialité donc d'investissement subjectif, et quelles dépendances, de quelle nature et de quelle intensité, elle éprouvait. Pour convenir que la question principale était bien ce qui pourrait l'intéresser vraiment à rester au Foyer, et qu'il était effectivement vain de chercher à la retenir de force. La question principale était son consentement, sinon il fallait l'emprisonner. Or, rien ne le justifiait.

Ce soir là, l'éducateur présent a participé à cette réflexion à partir de ses échecs à la retenir contre son gré. En général, elle rentre vers 3 heures du matin, plus ou moins ivre et droguée, fait du bruit, et s'en prend au veilleur s'il tente par trop, à son goût, de la contrôler. Il décide donc de procéder autrement et s'adresse à elle en ces termes : « Écoute ! ce soir tu pars par la porte, tranquillement, je n'essaierai pas à t'en empêcher, mais, s'il te plaît, quand tu pars nous sommes inquiets, prends soin de toi ! » La jeune fille rentrera à 1 heure et ira se coucher sans problème après avoir salué le veilleur. Encore un petit rien, mais enseignant. Le problème pour l'adolescent, qu'il soit dit normal ou pas, intéressé, oh combien ! à éprouver l'excès, est le moment où il sera intéressé aussi à prendre soin de lui, assez pour ne pas prendre des risques inconsidérés, ou de ne pas trop s'y risquer. Pour cela il faut qu'il tienne à faire durer son existence plutôt qu'à y mettre trop rapidement un terme. Comment ces adolescents accueillis peuvent-ils prendre goût à l'existence sinon par des expériences pratiques ? Quelles conditions de vie leur offre-t-on ?

Je sais que j'ai compté pour toi !

Cet éducateur a eu une histoire soutenue et complexe avec une adolescente, histoire qui est passée par plusieurs manœuvres de contention physique lorsqu'elle explosait et qu'elle se mettait et mettait les autres en danger. Il s'y est confronté courageusement, et avec de réels bénéfices pour elle. Mais à un moment il a perçu que la cote d'alerte était dépassée et qu'il risquait de ne plus pouvoir supporter de la rencontrer. Ce qui a été travaillé. Il a donc décidé de mettre de la distance avec elle après l'en avoir informée ; ce à quoi elle a souscrit. Quelques mois après, la relation a pu reprendre, mais il a tenu à proposer à la jeune fille de rencontrer la psychologue d'un dispositif jeune pour qu'elle puisse aborder avec elle des questions où il ne se sentait pas de l'accompagner. Elle lui a demandé de venir d'abord avec elle, ce qu'il a accepté. Mais au premier rendez-vous elle s'est dérobée : « Je ne peux pas y aller, ce n'est pas possible pour moi ! » Il l'a crue et n'a pas cherché à l'y forcer, mais il a décidé d'y aller lui-même, et il a eu des rencontres régulières pendant plusieurs mois. Ce que la jeune fille suivait avec attention. Plus tard, elle lui dira : « C'est là où j'ai su que tu faisais vraiment attention à moi ! » N'est-ce pas un tel témoignage qui assure à chacun de compter dans la vie ? Je sais que je compte pour autant que je compte pour quelqu'un qui compte pour un autre dont je sais qu'il compte pour d'autres encore.

Pour conclure

On pourrait multiplier de telles vignettes à l'infini. Notons qu'elle se caractérisent toutes d'une attention chez le praticien à quelque un ou quelque une, distingué(e) de tous les autres et non pas rangé(e) dans l'anonymat et le quelconque d'un règlement pour tous, du tous pareils. Attention à la singularité d'un adulte ou d'un enfant, à nul autre pareil, et souci de s'adresser à lui en se faisant l'adresse de ce qu'il ne saurait demander puisque ce qu'il ne sait pas qu'il demande faute de l'avoir jamais connu. Et pourtant supposer qu'il le demande est pertinent, car cette demande de distinction, d'être pour l'autre à nul autre pareil, est déterminée par le seul fait de s'adresser à un autre, ici au praticien. Quand bien même l'enfant, l'adolescent, l'adulte, le fait-il sur le mode de l'impératif, parce qu'il n'a jamais connu d'autre mode d'adresse à son égard. C'est au praticien de savoir en passer par le conditionnel : s'il te plaît, et à cette fin, de ne pas céder à la paranoïa normatrice⁷ qui présuppose toujours que les plus démunis ne sauraient qu'abuser dès qu'on leur donnerait quelque chose sans qu'il n'aient eu à le quémander et se montrer reconnaissants avant même d'avoir rien reçu. Inventions trouvailles, petits quelque chose, tel serait l'art de l'ordinaire chez un praticien quand il s'attache à la qualité du coutumier par des usages de civilité toujours à construire, car il nécessite non pas d'en imposer mais de susciter le consentement. Et ce consentement est le seul garant d'un ordonnancement humainement vivable du quotidien.

La loi, l'interdit, la règle ne garantissent rien en eux-mêmes, et encore moins si ce que l'on prend pour leur respect n'est que signe de soumission, ce dont on se contente trop souvent. L'éducation et l'accompagnement social d'êtres humains, d'êtres parlant, puisqu'il s'agit de vivre des socialités somme toute plutôt heureuses, y compris et d'abord dans l'épreuve des vicissitudes de la vie, ne saurait se réduire au dressage. En effet, depuis que l'on promeut l'éducation canine, on peut se demander en quoi certaines méthodes dites d'éducation ou d'accompagnement s'en distinguent. Par contre, des pratiques en Travail social peuvent démontrer, au lieu même du pire de ce qui ne va pas, c'est-à-dire là où le sujet se trouve livré à lui-même et saisi dans des rapports d'asservissement invivables, qu'une éducation et un accompagnement social, humainement parlant, consistent à autoriser l'existence d'un être parlant singulier, à lui permettre des expériences heureuses de la vie pour qu'il en ait le goût, et le laisser faire sa trace, écrire son histoire. Alors il n'est pas

⁷ Je propose ce nouveau concept pour insister sur la dimension active de ces pratiques qui visent à imposer ces comportements dits adaptés, qui sont de fait des comportements de pure soumission.

condamné à l'addiction massifiante ou à l'adhésion fanatique, mais il peut se construire, et par là se donner, une pluralité de socialités qui lui seront, ainsi qu'à d'autres, plaisantes. Il peut conduire sa vie d'une façon autonome, c'est-à-dire en gardant un espace de choix quant à ses objets et ses modes de dépendance, puisque tout engagement est consentement à une dépendance.

François-Xavier Fénérol
28 novembre 2017